NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

65 N° 4 1938

La doctrine du renoncement dans le Nouveau Testament

Jules LEBRETON

p. 385 - 412

https://www.nrt.be/en/articles/la-doctrine-du-renoncement-dans-le-nouveau-testament-3636

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA DOCTRINE DU RENONCEMENT DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

Si l'on veut comprendre intégralement la vie spirituelle et l'ascétisme chrétiens, c'est dans les pages mêmes du Nouveau Testament qu'il faut en méditer les principes profonds, les motifs fondamentaux. Nous voudrions dans cet article étudier la doctrine catholique du « renoncement » à ses origines mêmes : dans l'enseignement de Jésus et dans les lettres des Apôtres. Notre exposé sera donc à la fois historique et théologique, l'exégèse des textes bibliques et la systématisation doctrinale s'étayant mutuellement.

§ 1

Loi du renoncement.

Le renoncement est la première condition du service du Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce ! » Après le péché, c'est en effet la première loi qui s'impose à l'homme. Tout, en lui et autour de lui, était créé pour le soulever vers Dieu, provoquer son désir et guider son ascension : image de Dieu, il devait aimer en lui cette ressemblance, la défendre jalousement de toute déformation, la rendre de jour en jour plus fidèle ; dans les créatures œuvres de Dieu, il devait reconnaître et vénérer les traces du Créateur. En voulant jouir de soi et des choses de ce monde, l'homme a méconnu et, autant qu'il est en lui, a effacé toute cette orientation vers Dieu ; il ne lui reste entre les mains que des objets plus ou moins agréables à son goût, plus ou moins souples entre ses mains ; il s'efforcera d'en jouir et d'en user ; il ne saura plus les comprendre. Il est comme un illettré en face d'un beau manuscrit : ces caractères sont bien tracés ; mais que signifient-ils ? il n'en sait rien. Mais

comme le manuscrit est fait pour être lu, il ne sera aux mains de l'illettré qu'un jeu qui ne l'amusera pas longtemps. Et ici il ne s'agit pas d'une déconvenue qui troublerait un instant notre vie ; c'est de la vie tout entière qu'il s'agit. L'homme qui essaie de la comprendre sans en reconnaître l'orientation vers Dieu se heurte sans cesse à des murs qui lui barrent la route, à des chocs brutaux qui le brisent.

Parce qu'il s'est détourné de Dieu, l'homme ne trouve plus ici-bas qu'énigme et, pis encore, que tentation. Tout ce que nous voyons nous charme, et nous déçoit ; tout nous attire, et nous blesse, et risque de nous perdre. Les autres personnes que nous pouvons aimer se ferment souvent à nos avances, ou s'y dérobent ; et même si elles s'y prêtent, elles sont indigentes. *Vana salus hominis.*

En face de cette déception éternelle, l'homme a essayé de se renfermer en soi, de se refuser aux choses et, par là, de s'en affranchir. Illusion encore, et la plus décevante de toutes, enfermant dans le cœur son désir et son orgueil.

Par pitié pour cette immense détresse, le Dieu qui nous a créés s'est fait homme, et il nous a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous donnerai le repos. Mettez-vous à mon école ». Et quel sera le premier mot de ce Maître, notre Maître unique : Renoncez-vous.

Parole austère, et libératrice : toutes ces choses charmantes et décevantes nous avaient pris dans leur filet. *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.* « Cherchez le Règne de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné en surcroît ». L'orientation perdue est retrouvée. En nous-mêmes et dans les choses, nous n'avons plus qu'à rechercher l'image et la trace de Dieu. Et nous commençons à comprendre ce qu'est la vie : « Haec est vita aeterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Iesum Christum ». Les autres choses, ce sont les miettes de sa table ; il ne les refuse pas, même aux chiens ; mais aux enfants il réserve le Pain vivant.

« Ne te rapetisse pas ! Ne t'attarde pas aux miettes qui tombent de la table de ton Père ! Sors de ta bassesse, et glorifie-toi en ta gloire ; cache-toi en elle pour y trouver tes délices, et tu posséderas tout ce que ton cœur demande » (1).

(1) S. Jean de la Croix, *Pensées,* éd. de Dom Chevallier, 1933, p. 193.

C'est là le renoncement du chrétien : il renonce aux miettes, pour le Pain de vie ; il se cache dans la Face du Père, dans sa gloire.

Tant que nous vivons dans le péché, nous sommes plongés dans l'ignorance et la servitude ; notre nouvelle naissance dans l'Esprit nous ouvre les yeux et nous rend libres. Liberté, connaissance, ce sont deux aspects de la même grâce que l'Esprit nous communique. Le domaine du péché, c'est ce monde de la matière où tout est nécessité aveugle. La grâce de Dieu éclaire pour nous ce monde et nous en détache. Certes elle ne nous le fait point mépriser ; tout au contraire, elle nous le rend plus vénérable et plus cher ; mais ce qui de plus en plus nous charme en lui, c'est la trace de Dieu ; c'est ce qui fixe notre cœur au-dessus des séductions passagères, et l'en délivre.

De ce fait, le renoncement chrétien aura toujours le caractère d'une préférence, non d'un mépris : pour aimer Dieu par-dessus toutes choses, il n'a pas besoin de dédaigner ses œuvres. C'est un des traits par lesquels, dans l'antiquité chrétienne, les écrits des apôtres, les actes authentiques des martyrs, se distinguent des apocryphes. C'est ainsi que saint Paul enseigne que le mariage n'est pas un péché, mais que la virginité lui est préférable, parce qu'elle permet de s'attacher plus entièrement au Seigneur (*1 Cor.*, 7, 28, 32-34) ; dans les actes apocryphes des apôtres, le mariage est flétri comme une souillure honteuse et, pour en détourner les lecteurs, les rédacteurs de ces actes font valoir des considérations d'un égoïsme vulgaire sur l'embarras que créent une femme et des enfants ([1bis]). De même dans la passion authentique de sainte Perpétue, la sainte, pressée par son vieux père resté païen, apparaît douloureusement émue de ses larmes ([2]) ; dans les actes apocryphes elle lui répond durement : « Allez-vous en, artisans d'iniquité, je ne vous connais pas » ([3]). Ce dédain, cette raideur sont des signes de faiblesse, le renoncement chrétien ne les connaît pas ([4]).

(1bis) Cfr J. Lebreton et J. Zeiller, *Histoire de l'Eglise, de la fin du 2e s. à la paix constantinienne*, p. 298-299.

(2) *Passio*, 5 : « Haec dicebat pater pro sua pietate, basians mihi manus, et se ad pedes meos jactans ; et lacrimis me non filiam nominabat, sed dominam. Et ego dolebam causam patris mei... et confortavi eum dicens : Hoc fiet in illa catasta quod Deus voluerit ».

(3) *Actes brefs*, éd. J. Armitage Robinson, p. 102 : « Recedite a me operarii iniquitatis, quia non novi vos ».

(4) Le P. de Grandmaison, dans sa notice sur le P. Rousselot, écrivait :

Le renoncement est donc imposé par l'amour de Dieu ; il s'étendra aussi loin que les exigences de cet amour ; et puisque nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses, nous devons lui sacrifier toutes choses. La prédication du Seigneur est, sur ce point, d'une précision, d'une insistance, qui ne permettent nulle hésitation (5).

Ces maximes évangéliques, nous les avons relues si souvent que leur relief nous est devenu familier ; et pourtant, si nous y réfléchissons, quelle extrême exigence, et que ne soutient aucune récompense immédiate. Que l'on compare à cela les proclamations des généraux à leurs troupes, par exemple de Bonaparte à l'armée d'Italie : « Vous êtes mal vêtus, mal nourris ; vous avez devant vous les plus riches plaines du monde ; manqueriez-vous de courage ? » L'homme, pour entraîner ses soldats, leur montre de grands biens qui sont à portée de leurs mains ; la saisie demande un grand effort, mais évidemment elle le vaut. Jésus demande beaucoup plus : non l'effort violent de quelques jours, mais le renoncement total soutenu pendant toute la vie ; la récompense sans doute est infiniment plus grande que celle que les hommes peuvent promettre ; mais elle est hors de notre portée et de notre vue ; la foi seule peut l'atteindre.

Et ces biens infinis, mais mystérieux, et qu'il faut acheter si cher, sont proposés aux hommes, et aux plus misérables des hommes. « Venez à moi, vous qui peinez et qui êtes accablés, et je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug, faites-vous mes disciples, et mettez-vous à mon école ; car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes » (*Mt.*, 11, 28-29).

Cet appel si émouvant a touché bien des âmes sincères et humbles ; mais il a été pour l'orgueil païen un scandale. Celse

« Son grand sacrifice est de quitter sa famille et de renoncer à celle qu'il eût aimé à fonder, si un appel impérieux ne l'appelait plus haut. Ce dernier trait est notable, dans un enfant si jeune, innocent et plein de ferveur : l'observation se vérifie une fois de plus, d'après laquelle les meilleurs religieux sont ceux qui sacrifient, et non ceux qui ignorent les grands attachements de la nature » (*Introduction à l'Intellectualisme de saint Thomas*, p. VII). Cette remarque était dictée au P. de Grandmaison tout autant par son expérience personnelle que par celle du P. Rousselot : le sacrifice de sa famille avait été pour lui le plus dur de tous. Sur cette question on lira avec intérêt un article du P. de Montcheuil sur *le Ressentiment d'après M. Scheler, Recherches de Science Religieuse*, Juin 1937, p. 309 et suiv.

(5) Mt., 10, 37-39 ; 16, 24-26 ; Luc, 14, 26-33 ; Jn, 12, 24-26.

se récrie : « Dans les autres mystères on proclame : Que ceux-là seuls approchent qui ont les mains pures et la voix juste, ou encore : Que ceux-là s'approchent qui sont sans tare, dont la vie a été bonne et droite. Voilà ce que proclament ceux qui promettent la purification des fautes. Mais ceux-ci, écoutons ceux qu'ils appellent : Quiconque est pécheur, quiconque est sans intelligence, quiconque est faible d'esprit, en un mot, quiconque est misérable, c'est lui qu'accueillera le Règne de Dieu. Quand vous dites : quiconque est pécheur, qu'entendez-vous, sinon l'homme injuste, le voleur, le cambrioleur, l'empoisonneur, le violateur des temples et des tombeaux... C'est vraiment la proclamation d'un chef de voleurs recrutant sa bande » (6).

Cette attaque brutale nous force à voir ce que l'habitude nous voile : le Christ vient à nous comme le médecin, comme le Sauveur ; ceux qu'il appelle, ce sont les malades et les pécheurs. Et sans doute nous le sommes tous ; mais nous n'en avons pas tous conscience ; et surtout nous avons trop souvent la prétention de nous guérir, de nous sauver nous-mêmes. Volontiers nous dirions au Chef : Oui certes, je viens à vous ; mais laissez-moi d'abord me purifier. Voyez, je ne suis pas présentable. Et comment pourrons-nous nous purifier ? *Si non lavero te, non habebis partem mecum.* Relisons l'histoire de la pécheresse, de la femme adultère, de l'aveugle-né : c'est toujours la même leçon : Simon le pharisien repousse la pécheresse ; les Juifs veulent lapider l'adultère ; les sanhédrites disent à l'aveugle-né : « Tu es né tout entier dans le péché, et tu prétends nous instruire ? » C'est toujours la même réaction de l'orgueil : Allez-vous-en, je suis pur. Et le Sauveur : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai ». Nous sentons l'infinie distance qui sépare ce Maître unique de ceux qui s'érigent en maîtres, et ne le sont pas. L'orgueilleuse dureté des autres vient de leur misère, dont ils ont trop conscience : comment pourraient-ils relever et purifier ces pécheurs qu'ils rencontrent ? Ils ne peuvent que se souiller à leur contact ; impuissants à guérir, ils ne sauraient même pas se défendre de la contagion. L'Agneau de Dieu est infiniment pur ; seul il peut dire à ses adversaires : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Et en même temps, il est l'Agneau qui efface le péché du monde.

(6) *Ap. Origen., c. Cels.*, III, 59.

Ce n'est pas tout de réparer le passé, il faut préparer l'avenir ; et ici encore, tout déconcerte l'orgueil humain. L'appel du Christ s'adresse à tous et de préférence à ceux qui sentent le plus douloureusement leur faiblesse. Ainsi le maître du festin dit à ses serviteurs : « Allez aux carrefours, et invitez au repas de noces tous les gens que vous trouverez » (*Mt.*, 22, 9) ; ou, d'après saint Luc (14, 21), « ramenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux ». Et à ces hommes si misérables il impose une vie héroïque : détachement absolu, dévouement constant, et au terme, s'il le faut, le martyre. Sans doute, nous le dirons ci-dessous, ces exigences sont progressives et n'atteignent pas également tous les chrétiens ; il est une perfection plus haute que Jésus propose sans l'imposer : « Si tu veux être parfait », dira-t-il au jeune homme riche ; mais cette perfection n'est pas une loi différente de la loi commune, elle ne tend pas à une autre béatitude : elle ne vise qu'à assurer une observation plus fidèle des commandements du Christ (7).

Des textes que nous avons rappelés ci-dessus, le premier est adressé aux apôtres ; les autres visent tous les disciples ; aux uns et aux autres sont imposées les mêmes lois : tous doivent se renoncer, suivre le Christ en portant leur croix, et préférer son amour à tout ce qu'ils ont de plus cher, à leur père, à leur mère, à leur vie. Et pour guider et soutenir ces « aveugles » et ces « boiteux » dans cette vie surhumaine, pas d'autre lumière que la foi, pas d'autre force que la grâce. Epictète, proposant à ses disciples un idéal beaucoup moins haut, beaucoup moins pur, leur dira : « Regardez d'abord en quoi cela consiste ; puis considérez votre force, ce que vous pouvez porter » (8). Si nous

(7) Rimaud, *Le Caractère spirituel de la morale chrétienne*. Dans *Recherches de Science Religieuse*, 1935, p. 161 : « Les conseils ne sont pas une loi nouvelle, réservée aux parfaits. Ne nous arrêtons pas à l'illusion, point chimérique, d'une loi des conseils dispensant de la loi des commandements. L'important ici est de voir que les conseils n'ajoutent rien substantiellement aux commandements, qu'ils ne sont même pas la perfection des commandements, mais un moyen de marcher à cette perfection ».

(8) *Entretiens*, III, 15, 8. Epictète avait le droit de le faire : la profession de philosophe est un luxe ; mais l'adhésion au christianisme est un devoir ; il y va de la vie éternelle. Ce n'est donc pas une option que propose Jésus (Luc, 14, 25 et suiv.) ; ce sont des conditions qu'il pose, conditions très sévères sans doute, mais auxquelles nul ne peut se soustraire. Cfr notre livre sur *La Vie chrétienne au I^er^ siècle*, p. 67.

n'avions pas d'autres forces que les nôtres, nous ne pourrions sans folie nous engager dans un tel effort ; nous n'aurions plus qu'à redire avec les apôtres : « Qui donc peut être sauvé ? » Jésus leur a répondu : « C'est impossible aux hommes ; c'est possible à Dieu » (*Mt.*, 19, 25-26).

Nous sommes donc amenés à cette conclusion fondamentale qui commande toute morale chrétienne : seule la grâce du Christ peut faire un chrétien ; mais Dieu veut de tous les hommes faire des chrétiens. Jésus ne regarde donc pas aux qualités naturelles ; il ne demande pas la garantie d'un passé vertueux ; il n'exige que la foi qui croie en lui et qui se donne, et qui, sur sa parole, se charge d'un fardeau trop lourd pour les forces humaines, mais que la grâce lui rendra léger.

§ 2

Les objets du renoncement : la vie sociale.

Si nous voulons considérer de plus près les objets de ce renoncement, nous rencontrons d'abord le scandale, cette pierre d'achoppement qui nous ferme l'accès à Dieu : il faut l'écarter à tout prix : « Si ta main te scandalise, coupe-la ; si ton pied te scandalise, coupe-le ; si ton œil te scandalise, arrache-le ; mieux vaut entrer borgne dans le royaume de Dieu, que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne » (*Mc.*, 9, 43-49). Quant à celui qui scandalise, s'il le fait volontairement, sa responsabilité est terrible : « Quiconque scandalisera un de ces petits qui croient, il vaut mieux pour lui qu'on lui passe au cou une meule d'âne et qu'on le jette dans la mer » (*Mc.*, 9, 42).

On sent ici la distance infinie qui sépare le Règne de Dieu de tous les biens d'ici-bas. C'est ce qui éclaire les avertissements si sévères de Jésus à ses disciples : s'il nous commande de haïr nos parents ou même notre vie, c'est dans le cas où tout cela s'oppose à Dieu (9). Lui-même nous a donné un exemple

(9) Dans ce texte, Jésus énumère tout ce que nous avons de plus cher au monde : au sujet de la vie n'a-t-il pas dit : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre la vie ?... ». Les parents, comme la vie, seront un des objets les plus chers de notre amour, et cependant il faudra, si un conflit existe, sacrifier leur amour à l'amour de Dieu.

de cette haine du scandale dans sa réponse à saint Pierre. L'apôtre est, entre tous, cher à Jésus ; il vient de le confesser Fils de Dieu et de recevoir de lui les plus hautes promesses ; mais, à l'annonce de la passion, il a faibli ; il essaie de détourner Jésus de la mort ; le Christ alors, se retournant dit à Pierre : « Va-t-en de moi, Satan ; tu m'es un scandale ; tes pensées ne sont pas de Dieu, mais des hommes » (*Mt.*, 16, 23). Cette sévère réprimande ne dément pas l'amour de Jésus pour Pierre, mais cet amour vient tout entier de l'amour du Père ; s'il s'y oppose, il disparaît.

Dans sa parenté même, Jésus a rencontré des résistances plus accusées : « ses frères ne croyaient pas en lui » (*Jn*, 7, 5) ; il se heurte à cette incroyance à l'occasion de la fête des Tabernacles, et refuse de monter avec eux à Jérusalem. Ces conflits domestiques furent une des grandes épreuves des premiers chrétiens ; on les aperçoit déjà dans les milieux juifs, par exemple dans l'histoire de l'aveugle-né (*Jn*, 9, 21-22) ; on les retrouve, beaucoup plus violents, parmi les païens. De là le privilège paulinien, et l'explication qu'en donne l'apôtre : « Si un frère a une femme infidèle, et si elle consent à habiter avec lui, qu'il ne la renvoie pas. Et si une femme (chrétienne) a un mari infidèle, et s'il consent à habiter avec elle, qu'elle ne le renvoie pas ; car le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle, et la femme infidèle est sanctifiée par le frère... Mais si l'infidèle veut s'en aller, qu'il s'en aille ; le frère, la sœur ne peuvent être asservis dans ces circonstances ; c'est dans la paix que le Seigneur nous a appelés. D'où sais-tu femme, que tu sauveras ton mari ? D'où sais-tu, *homme, que tu sauveras ta femme ?* » (*I Cor.*, 7, 12-17). Ce privilège paulinien est la preuve la plus manifeste des droits de Dieu : le péril créé par la foi brise le mariage.

Cette doctrine s'éclaire d'une histoire que nous raconte saint Justin (*2e Apol.*, 2) : « Une femme avait un mari qui vivait dans le vice, comme elle-même y avait vécu auparavant. Elle avait été instruite des enseignements du Christ et avait changé de vie. Elle cherchait à ramener son mari à de meilleurs sentiments... Le mari persévéra dans la débauche et, par sa conduite, s'aliéna l'esprit de sa femme. Elle crut que c'était désormais une impiété que de partager la couche d'un homme qui cherchait par tous les moyens des plaisirs contraires à la loi naturelle et à la justice, et elle résolut de se séparer de lui ».

Le mari accusa sa femme d'être chrétienne. Tout se termina par une poursuite devant le préfet de la ville : trois chrétiens furent condamnés et mis à mort.

Cet incident nous montre au vif ce que pouvait être la réaction d'une famille païenne contre la pénétration chrétienne : dans une société où sévissait partout le divorce, l'abus du mariage, les vices contre nature, on imagine sans peine la situation d'une femme chrétienne ou d'un mari chrétien. Toute la morale du Sermon sur la montagne et de l'épître aux Corinthiens devait paraître pure folie, et les plus aimants devaient dire comme Pauline à Polyeucte : « Quittez cette chimère et m'aimez ». Et si ces conflits étaient douloureux aux hommes libres, combien étaient-ils plus cruels aux esclaves ! Ces hommes, que ni la loi ni les mœurs ne protégeaient de l'immoralité des maîtres, de la promiscuité des autres esclaves, comment pouvaient-ils se faire respecter sans risquer leur vie ?

Dans ces luttes constantes, le chrétien maintiendra la préférence qu'il doit à Dieu, mais sans jamais méconnaître l'affection et les égards qu'il doit à ceux qui lui sont unis par le sang. Et le fruit de ces sacrifices, ce sera l'union intime que la foi chrétienne donne à la famille, union qui brave tous les accidents d'ici-bas et la mort elle-même. Et ce qui charme dans cette union, c'est, plus encore que ses promesses de durée, son intimité, sa transparence, sa profondeur. Là où les âmes ne sont point ainsi unanimes, elles doivent s'interdire certains contacts, certaines questions, et ce sont les plus graves. Il semble d'abord que ces pactes tacites soient l'indispensable condition de la paix, et que le christianisme par son intransigeance provoque la guerre. Quand Jésus dit à Pilate : « Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité », Pilate lui répond : « Qu'est-ce que la vérité ? » et par cette ironie hautaine, il croit tout pacifier. Ce n'est pas possible ; on ne peut se contenter à si bon compte : « Quiconque est né de la vérité, entend ma voix ». Le préfet d'Égypte, Emilien, peut dire à Denys : « Adore ton Dieu tant que tu voudras, mais adore aussi les nôtres ». Les hommes dont la religion est si complaisante, montrent seulement qu'ils n'ont pas de religion ; il y a un vrai Dieu, et il y a de faux dieux ; et l'on ne peut fonder l'unité du foyer entre époux, ni celle de l'amitié entre frères, sur ces compromis ; la vérité seule peut donner à cette union son intimité et sa force.

Par delà ce monde limité, mais si cher, de la famille, il y a la société civile, la patrie ; ici Jésus demande à ses apôtres et à tous ses disciples un abandon plus douloureux encore que celui du foyer. Que de fois ils ont chanté : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! » — « J'ai été dans la joie quand on m'a dit : Allons à la maison de Iahvé. Nous voilà debout à tes portes, Jérusalem. Jérusalem, tu es bâtie comme une ville où tout se tient ensemble... » Cette unité tendait au Christ ; Israël le repousse ; tout s'effondre : « la pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle ; quiconque tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur qui elle tombera sera broyé » (*Luc*, 20, 17-18). « Votre maison, on va vous la laisser déserte » ; du temple il ne restera pas pierre sur pierre (*Luc*, 13, 35 ; 21, 6). Avec une piété filiale que rien ne peut lasser, les apôtres s'attachent à cette maison condamnée, à ce peuple réprouvé ; ils en seront chassés : « ils vous expulseront des synagogues » (*Jn*, 16, 2). N'est-ce pas ce qui apparaît à Jérusalem, et plus tard dans toutes les villes évangélisées par saint Paul ? Tout ce qu'ils pourront faire, ce sera d'appeler à eux les Israélites dociles à la grâce ; et comme Noé, à la veille du déluge, de les faire entrer dans l'arche, dans l'Église. Enfin, quand éclatera la catastrophe prédite par Jésus, quand les Juifs révoltés contre les Romains verront leurs ennemis encercler la ville sainte, les chrétiens, sur l'ordre de Dieu, abandonneront la ville maudite et se retireront à Pella. Ce sera la séparation définitive : à cette heure du grand châtiment, ils affirmeront à la face du monde qu'ils ne sont plus les fils de cet Israël que Dieu réprouve. « Toute plantation que mon Père céleste n'a pas plantée sera déracinée » (*Mt.*, 15, 13).

Si l'on considère la situation des convertis qui viennent de la société païenne, le conflit est là plus violent encore : dans ce monde où l'idolâtrie a tout envahi, tous les métiers, ou presque, sont suspects : on voit dans les canons d'Hippolyte la liste de ceux qui sont écartés du catéchuménat à moins de renoncer à leurs professions : les prêtres des idoles, les astrologues, les magiciens, les magistrats, les préfets, les devins, les interprètes des songes, ceux qui fabriquent des philtres ou des amulettes, les tenanciers de mauvaises maisons. Sous la pression de l'État, la lutte deviendra de jour en jour plus serrée, plus sanglante. Le chrétien ne pourra jamais jurer par le génie de César, ni

répéter comme les autres citoyens : César est Seigneur. Et cela suffit à le faire tenir pour un révolté. Bientôt on verra s'accomplir la prédiction de l'Apocalypse, 13, 16-17 : « La bête les force tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves, à se donner une empreinte sur la main droite ou sur le front, pour que personne ne puisse acheter ou vendre, sinon celui qui a l'empreinte ou le nom de la bête ou le chiffre de son nom ».

Et cependant repoussés par Israël, repoussés par la cité païenne, les chrétiens gardent, autant qu'il est en eux, un dévouement filial pour ces patries qui les chassent. Jésus avait pleuré sur Jérusalem ; saint Paul, à son tour, fait confidence de sa douleur : « Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas, ma conscience rend témoignage avec moi dans le Saint-Esprit, que j'ai une grande tristesse et une peine incessante au cœur. Car je souhaiterais être moi-même anathème du Christ, pour mes frères, pour mes parents selon la chair, eux qui sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption, et la gloire, et les alliances, et la législation et le culte, et les promesses, à qui appartiennent les patriarches, de qui est issu le Christ, selon la chair, lequel est, au-dessus de toutes choses, Dieu béni dans les siècles. Amen ! » (*Rom.*, 9, 1-5).

Quant aux sentiments des premiers chrétiens envers la patrie romaine, il suffit pour les connaître de relire la prière de saint Clément de Rome, écrite au sortir de cette persécution de Domitien qui avait si cruellement meurtri l'Eglise : « Rends-nous soumis à ton Nom très puissant et très excellent, à nos princes et à ceux qui nous gouvernent sur la terre. C'est toi, Maître, qui leur as donné le pouvoir de la royauté par ta magnifique et indicible puissance, afin que, connaissant la gloire et l'honneur que tu leur as départis, nous leur soyons soumis et ne contredisions pas ta volonté. Accorde-leur, Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité, afin qu'ils exercent sans obstacle la souveraineté que tu leur as remise » (60-61).

Et en même temps qu'on reconnaît cette loyauté héroïque à la patrie, au milieu même des persécutions, on sent se former entre les chrétiens une unité nouvelle et infiniment plus intime qui prépare la cité chrétienne. Dès les premiers jours de l'Eglise, à Jérusalem, on voit apparaître cette unanimité jusque-là sans exemple (*Actes*, 2, 44-47 ; 4, 32-35). C'est par l'attrait de

cette charité que le christianisme a gagné ses plus nobles recrues. Mais cette preuve, comme toutes les preuves de la vérité religieuse, ne peut être pleinement comprise et goûtée qu'au prix d'un sacrifice total. Certes, on ne pouvait lire l'Apologie d'Aristide ou la Lettre à Diognète sans sentir l'attrait de cette communauté chrétienne : vivre dans la société d'hommes justes, pudiques, sincères, de jeunes filles vierges, de jeunes hommes purs, d'épouses chastes, de gens qui s'aiment entre eux, qui traitent leurs esclaves comme des frères, leurs ennemis mêmes comme des amis à qui ils s'efforcent de faire du bien. C'est déjà le centuple promis. Mais, pour posséder ce centuple, il faut tout quitter, sortir de la maison de son père, de son milieu social, de cette patrie romaine qui repousse ceux qui n'acceptent point son culte. On voit dans le Pasteur d'Hermas les hésitations des faibles, surtout des riches qui ont peur de s'engager ou de demeurer dans cette société de petites gens : ils s'y trouvent dépaysés, en dehors de leur milieu social, et toujours ils craignent d'être quêtés. Ne sent-on pas là une volonté du Christ ? Le règne de Dieu, c'est le trésor caché, c'est la perle : on ne peut l'acheter qu'au prix de tout son avoir ; ou, si l'on veut, il faut apprécier si haut la sainteté qu'on soit prêt à lui sacrifier tous les biens de fortune, toutes les relations sociales, et même, en ces temps de persécution, la sécurité de la vie.

Mais l'on comprend aussi quelle intimité crée cette communauté des sacrifices : venus de toutes les classes de la société romaine, ces néophytes ont dû, pour entrer dans l'Eglise, renoncer à tout : de ce fait ces gens, que jusqu'alors tout séparait, se trouvent frères et sœurs ; ce sont les noms qu'ils se donnent, et ce ne sont pas de simples formules liturgiques ; c'est l'écho de la parole de Jésus : « Qui est ma mère ? qui sont mes frères ? Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (*Mc.*, 3, 33-35).

Et ce qui crée cette intimité, ce n'est pas seulement l'estime et la sympathie née d'une option héroïque ; c'est avant tout la communauté de foi et d'amour ; il n'y a pas là seulement une adhésion commune aux mêmes vérités ; il y a une orientation unanime de toute la vie : « Nul d'entre nous ne vit pour soi, nul ne meurt pour soi ; si nous vivons, nous vivons pour le **Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur ;**

et donc, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur » (*Rom.*, 14, 7-8).

Dès lors, tout le reste est accessoire ; les inégalités sociales subsistent et de même les distinctions de race, de culture, de langue ; mais que sont ces diversités de surface auprès de cette unité profonde, de cette foi qui éclaire toute la vie, de l'amour qui l'a saisie tout entière et qui l'entraîne. Et la persécution, qui sans cesse plane sur l'Église, rappelle sans cesse, en face du danger commun, l'espérance commune : esclaves ou hommes libres, petits artisans ou riches marchands, hommes du peuple ou patriciens, tous sont également menacés par cet arrêt qui est pour eux la garantie du bonheur éternel ; de près ou de loin, ils écoutent la voix de leurs frères qui souffrent et qui meurent ; ils attendent et ils espèrent. La vie présente sera pour eux plus ou moins douce, plus ou moins brillante ; mais pour les uns comme pour les autres, ce n'est qu'une apparence que la foi dépasse pour atteindre la réalité.

Les circonstances dans lesquelles l'Église est née et a grandi ont sans doute un caractère exceptionnel ; elles apportent cependant une leçon ; car, voulues de Dieu, elles nous révèlent son dessein : cette Église, l'Épouse du Christ, qu'il a aimée jusqu'à mourir pour elle, n'a pas été sans un motif très grave exposée par lui pendant trois siècles à des persécutions si meurtrières. Le Seigneur a voulu que, dans cette période qui donnerait à l'Église son impulsion décisive, elle fût repoussée de la terre vers le ciel ; il a voulu que tous ceux qui voudraient lui engager leur foi ne pussent le faire qu'au prix de l'option qu'il avait imposée dès le premier jour : « *Quiconque veut venir* après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. Quiconque vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère et sa femme et ses enfants et ses frères et ses sœurs, et encore sa vie, ne peut être mon disciple ». Et à ce sacrifice héroïque il a attaché cette récompense dont nul ne peut sentir le prix s'il n'en a fait l'expérience : l'unité des chrétiens dans le Christ. Tout semblait brisé ; tout se reconstitue, mais à l'unité superficielle et fragile des groupes humains, le Christ substitue l'unité profonde et éternelle de son Corps.

Et déjà nous commençons à comprendre le renoncement chrétien, le sacrifice qu'il impose, le bonheur qu'il assure.

§ 3

Le renoncement aux biens matériels.

Dans les leçons du Seigneur sur le renoncement, nous avons considéré le sacrifice des affections humaines : famille, patrie. C'est ce qui nous atteint le plus profondément, mais non pas ce qui conditionne toute notre vie. Dans un des textes que nous avons médités, Jésus dit : « Quiconque parmi vous ne renonce à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple » (*Luc*, 14, 33). Ici il ne s'agit plus des personnes qui nous sont chères, mais des objets qui nous appartiennent : à ceux-là aussi il faut renoncer.

L'histoire du jeune homme riche est le meilleur commentaire de ces paroles du Maître. Celui qui se présente est pur, sincère, désireux de servir Dieu. « Que dois-je faire ? — Observe les commandements. — Je les observe ; qu'est ce qui me manque encore ? — Si tu veux être parfait, va, vends tout ce qui t'appartient, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Et viens, suis-moi ». (*Mt.*, 19, 17-21). Le jeune homme se retire triste : il avait de grands biens, il n'a pas le courage d'y renoncer. Jésus reprend alors : « En vérité, je vous le dis, un riche aura bien de la peine à entrer dans le royaume des cieux. Et je vous le dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ».

Ce texte est un de ceux qui ont le plus vivement ému la conscience chrétienne ; une des plus anciennes homélies que nous possédions est consacrée par Clément d'Alexandrie à résoudre ce problème : « Comment un riche peut-il se sauver ? » Déjà saint Pierre l'avait demandé à Notre-Seigneur, et Jésus lui avait répondu : « C'est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu ».

Une prédication si pressante a été obéie : dès les premiers jours de l'Eglise, à Jérusalem, les chrétiens vendent leurs biens, en apportent le prix aux apôtres, et n'ont plus rien qui leur appartienne en propre. Ce détachement, que l'Eglise recommande, que l'Esprit-Saint inspire, n'a cependant jamais été considéré comme une obligation, même pas dans cette première ferveur de l'Eglise naissante (*Actes*, 5, 4). Il importe de com-

prendre pourquoi Jésus y a attaché tant d'importance, comment il l'a compris, quelle récompense il nous en promet.

Bien des fois Jésus a présenté cette doctrine. D'abord dans le Sermon sur la montagne :

« Ne vous faites pas des trésors sur terre, où la rouille et les mites détruisent, où les voleurs percent les murs et volent ; mais faites-vous des trésors dans le ciel, où ni rouille ni mites ne détruisent, où les voleurs ne percent ni ne volent ; car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (*Mt.*, 6, 19-21). Chez saint Luc, le même enseignement sera donné au petit troupeau des disciples, avec plus d'exigence : « Ne crains pas, petit troupeau ; car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous avez et donnez l'aumône ; faites-vous des bourses que le temps n'use point, un trésor inépuisable dans les cieux, où le voleur n'a pas d'accès, où les mites ne rongent pas ; car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur » (*Luc*, 12, 32-36).

Le danger est évident : l'homme est esclave de son trésor ; le chrétien ne doit pas souffrir cette servitude ; il doit être libre ; il n'y parviendra que par le renoncement.

La même doctrine est exposée dans les paraboles sous une forme un peu différente : « Une partie de la semence tomba sur les épines, et les épines montèrent et l'étouffèrent, et le grain ne donna pas de fruit ». Et Jésus lui-même interprète la parabole : « ceux qui sont semés dans les épines, ce sont ceux qui ont entendu la parole, et les soucis du monde et les délices de la richesse et les passions de tout genre viennent et étouffent la parole et elle reste stérile » (*Mc*, 4, 3-20). C'est toujours le même péril : soucis absorbants qui étouffent la vie.

La même image sera reprise par Hermas pour développer le même thème : « De la troisième montagne, celle qui est couverte d'épines et de chardons, viennent les croyants que voici : les uns sont riches ; les autres, engagés dans le tracas des affaires... » (*Sim.*, IX, 20).

A cette vie encombrée s'oppose la vie chrétienne, toute dégagée par le souci unique du Règne de Dieu, le détachement de tout le reste : « Nul ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre ; ou bien il subira l'un et méprisera l'autre ; vous ne pouvez servir Dieu et mammon... Cherchez donc avant tout le Royaume et sa justice, et toutes ces choses vous seront données de surcroît » (*Mt.*, 6, 24-33).

Cet enseignement est bien clair, mais il soulève un grand problème : comment se peut-il faire que toutes ces choses, créés de Dieu pour nous aider à le connaître, à l'aimer, à le servir, nous en détournent ? La réponse, nous la connaissons déjà : toutes ces choses, qui sont belles et douces, devraient nous révéler Dieu par leurs charmes ; mais notre cœur, blessé par le péché, se laisse séduire par ce charme ; au lieu d'être provoqué par lui à monter plus haut, il est retenu captif. Les saints trouvent dans ce monde créé joie et force ; mais c'est que leur âme est pure ; seul le renoncement peut nous conduire à cette pureté. Nous admirons cette liberté d'un François d'Assise, de tous les vrais enfants de Dieu ; nous y aspirons, et en effet Dieu nous y appelle ; mais nous n'y parviendrons que par la voie des saints, par Saint-Damien, par l'Alverne.

Cette doctrine est mise en pleine lumière par saint Jean de la Croix (10) : « Au paradis terrestre, dans l'état d'innocence, tout ce que nos premiers parents voyaient, disaient, mangeaient, leur servait pour s'élever à une contemplation plus savoureuse, parce que les sens étaient chez eux entièrement assujettis à la raison ; ainsi celui dont les sens sont purifiés et assujettis à l'esprit trouve, dans toutes les choses sensibles, dès le premier mouvement, le charme d'une savoureuse présence et contemplation de Dieu. Donc, pour l'âme pure, toutes les choses, hautes ou basses, lui font du bien et la purifient davantage ; mais des unes et des autres l'âme impure, à cause de son impureté, ne tire que du mal. Celui qui ne triomphe pas de ce goût de ses appétits ne goûtera pas cette joie sereine en Dieu par le moyen de ses créatures et de ses œuvres. Mais au contraire, chez celui qui ne vit pas selon les sens, toutes les opérations de ses sens et de ses puissances sont dirigées vers la divine contemplation... Un tel homme, devenu pur de cœur, trouvera en toutes choses une connaissance de Dieu douce, savoureuse, chaste, pure, spirituelle, joyeuse et pleine d'amour. De là je conclus que jusqu'à ce que l'homme soit parvenu à tenir ses sens si habitués à rester purs de tout goût sensible, que dès le premier mouvement il trouve dans les choses cette impulsion vers Dieu, il doit nécessairement renvoyer ce goût, le refuser, pour dégager l'âme de la vie sensible ; il doit craindre que, puisqu'il n'est pas encore

(10) *Montée*, III, II, ch. 25, 3 et suiv., édit. Burgos, p. 332.

spirituel, il ne tire de l'usage de ces choses plus de nourriture et de force pour les sens que pour l'esprit, que l'appétit sensible, qui prédomine en ses opérations, ne développe en lui la sensualité. Notre Sauveur nous l'a dit : Ce qui est né de la chair, est chair ; ce qui est né de l'esprit, est esprit » (*Jn*, 3, 6).

Cette instruction si claire domine toute la doctrine de saint Jean de la Croix sur la mortification, et celle de l'Église tout entière. On connaît ses exigences : « Que l'âme se porte toujours non au plus facile, mais au plus difficile ; non au plus savoureux, mais au plus insipide ; non à ce qui plaît davantage, mais à ce qui déplaît ; non à ce qui console, mais plutôt à ce qui désole ; non à ce qui repose, mais à ce qui est laborieux ; non au plus, mais au moins ; non à ce qui est le plus élevé et le plus précieux, mais à ce qui est le plus bas et méprisé ; non à vouloir quelque chose, mais à ne rien vouloir ; non à rechercher le meilleur en toutes choses, mais le pire, désirant entrer, pour le Christ, en total dénuement, vide et pauvreté, par rapport à toutes choses du monde. Il faut se porter à ces dispositions de tout son cœur, et s'efforcer d'y assouplir sa volonté. En s'y livrant de tout cœur, on y trouvera très vite beaucoup de joie et de consolation, pourvu qu'on s'y applique d'une façon raisonnable et discrète » (11). « Pour arriver à goûter tout, ne veuillez trouver goût à rien. Pour arriver à savoir tout, ne veuillez savoir quoi que ce soit en rien. Pour arriver à être tout, ne veuillez être quoi que ce soit en rien. Pour arriver à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce que vous ne goûtez pas. Pour arriver à ce que vous ne savez pas, vous devez passer par ce que vous ne savez pas. Pour arriver à ce que vous ne possédez pas, vous devez passer par ce que vous ne possédez pas. Pour arriver à ce que vous n'êtes pas, vous devez passer par ce que vous n'êtes pas. Quand vous vous arrêtez en quelque chose, vous cessez de vous livrer au tout. Car pour parvenir du tout au tout, vous devez vous renoncer du tout au tout. Et quand vous parviendrez à posséder le tout, vous devez le posséder sans rien vouloir. Car si vous voulez avoir quelque chose

(11) De ces textes de saint Jean de la Croix on peut rapprocher ceux de M. Olier sur le dépouillement intérieur et ceux de saint Jean Eudes sur l'humilité : *Introd. à la vie chrétienne*, ch. 11, p. 146 ; *Méditations sur l'humilité*, p. 72, cités par J. Gautier, *Abnégation et adhérence*, dans la *Revue Apologétique*, juin 1937, p. 647 et 650.

en tout, vous n'avez pas purement votre trésor en Dieu » (12).

« Dans ce dépouillement, l'esprit trouve sa tranquillité et son repos. Profondément établi dans le centre de son néant, il ne saurait être opprimé par ce qui vient d'en bas, et ne désirant plus rien, ce qui vient d'en haut ne le fatigue pas ; car ses désirs sont la seule cause de ses souffrances » (13).

Ces textes sont d'une exigence extrême ; ce qui les justifie, c'est la purification qu'ils préparent et la libération qu'ils promettent : « il faut que nous ayons notre trésor en Dieu » ; quand nous y parvenons, nous trouvons en toutes choses « une connaissance de Dieu, douce, savoureuse, chaste, pure, spirituelle, joyeuse et pleine d'amour ».

Tout cela est facile à comprendre, si nous nous rappelons ce que nous avons considéré : tout ce que Dieu a créé doit être pour nous un signe de la bonté de Dieu et un appui pour monter à lui. Mais nous méconnaissons ces intentions du Créateur pour ne voir dans les choses que leur utilité immédiate ou leur charme ; dès lors, au lieu d'être éclairés par elles, nous sommes séduits ; au lieu d'être soulevés vers Dieu, nous sommes retenus captifs. Pous nous affranchir de cette séduction, de cette captivité, il faut nous interdire toute recherche de jouissance ou de repos dans les choses créées. Si nous y sommes fidèles, nous en perdons le goût et nous en retrouvons le libre usage.

Dès les premiers pas dans cette voie, nous nous tournons vers la lumière ; notre âme devient plus sincère, plus loyale, plus transparente. Jusque-là nous pouvons nous appliquer la parole de Jésus : « Si la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres dans ton âme ! » (*Mt.*, 6, 23). Maintenant, ce sera cette autre sentence : « Si ton corps entier est éclairé, n'ayant plus rien de ténébreux, comme il sera lumineux tout entier, lorsque la lampe par son éclair t'illuminera ! » (*Luc*, 11, 36). Nous ne serons plus de ceux qui « aiment mieux les ténèbres que la lumière », parce que leurs œuvres sont mauvaises ; mais de ceux qui « viennent à la lumière, pour qu'il soit manifeste que leurs œuvres sont faites en Dieu » (*Jn*, 3, 19-21). L'idéal de cette vie lumineuse, nous le trouverons en Jésus : une nature humaine virginale et immaculée, pénétrée par la divinité du Fils de Dieu : le Soleil de justice rayonnant dans un vase de cristal.

(12) *ib.*, I, 13, n. 5 et 10.
(13) *ib.*, 10.

A mesure que nous tendons vers cet idéal, nous nous affranchissons des servitudes matérielles, la vérité nous délivre ; le regard, devenu lumineux, pénètre les choses ; il y découvre, il y contemple ces traces divines que si longtemps il a méconnues. « Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra ! » C'est ainsi que la création apparaissait au regard de Jésus ; c'est ainsi que peu à peu elle se révèle à ceux qui le suivent et lui sont fidèles ; et c'est là sans doute l'interprétation la plus profonde du centuple promis par le Seigneur (14).

« En vérité, je vous le dis, nul n'aura quitté une maison ou des frères ou des sœurs ou une mère ou un père ou des enfants à cause de moi et de l'Evangile, qui ne reçoive le centuple maintenant, en ce monde, maisons, frères, sœurs, mère, enfants, champs, avec des persécutions et, dans le siècle à venir, la vie éternelle » (*Marc*, 10, 30 ; *Mt.*, 19, 29 ; *Luc*, 18, 29-30). Cette parole se rattache à l'épisode du jeune homme riche : le renoncement, que le jeune homme n'a pas eu le courage de faire, les apôtres l'ont accompli : quelle en sera la récompense ? Il y a déjà près de deux ans que les apôtres ont tout quitté ; ils attendent encore la récompense, et de nouveau Jésus la leur promet. Quelle est-elle donc ? et à quelle condition la reçoit-on ? Ne parlons pas de la vie éternelle, qui appartient au siècle à venir ; mais le centuple est reçu maintenant, en ce monde ; en quoi consiste-t-il ?

Ce centuple, explique très justement le P. Lagrange, doit s'entendre non pas en quantité, mais en valeur. Saint Jérôme l'avait déjà dit : les millénaristes ont donc tort, qui imaginent un paradis terrestre, où les élus recevraient, au centuple, tout ce qu'ils ont quitté. Le saint Docteur entend tout cela des biens spirituels : « Sensus ergo iste est : Qui carnalia pro Salvatore dimiserit, spiritualia recipiet ; quae comparatione et merito sui ita erunt, quasi si parvo numero centenarius numerus comparetur ».

Cette interprétation de saint Jérôme (15) a été adoptée par d'autres Pères ; et, en effet, si nous ne connaissions cette sentence que par saint Matthieu ou saint Luc, nous n'aurions pas à

(14) Les deux pages qui suivent reproduisent en partie une note publiée dans les *Recherches de Science Religieuse*, 1930, p. 42-44.

(15) *Commentaire sur S. Matthieu.*

chercher plus loin : les deux évangélistes rapportent la promesse du centuple sans la détailler davantage. Mais chez saint Marc, ce détail apparaît dans sa réalité concrète : « Maisons, frères, sœurs, mère, enfants, champs ». Faut-il effacer tout cela ? Non, sans doute, estime le P. Lagrange ; on peut « prendre les maisons, frères, etc., dans le sens littéral, mais en l'entendant d'une fraternité religieuse, telle qu'elle a existé au premiers temps du christianisme ; c'est le sens de tous les modernes, catholiques ou indépendants » (16).

Cette interprétation est très acceptable, mais elle n'épuise pas le sens du texte évangélique ; les conditions de vie des chrétiens de Jérusalem n'auront duré que quelques années ; la promesse du Christ ne passe pas. Le P. Huby, tout en acceptant l'interprétation du P. Lagrange, l'a donc complétée : « Les circonstances ont changé, mais la parole du Christ continue de se vérifier en un sens plus magnifique. Ceux qui quittent tout pour le suivre sont assurés de recevoir, en échange des biens naturels qui se comptent et se pèsent, les valeurs incommensurables de l'ordre de la charité ». Cela est très vrai, mais cela nous ramène à l'interprétation purement spirituelle de saint Jérôme : le Christ donnera aux siens des biens qui vaudront cent fois plus que des maisons ou des champs, mais ce ne seront ni des maisons ni des champs.

Ne peut-on pas conserver à ces paroles leur force concrète sans en limiter la portée à des circonstances exceptionnelles ? Pour s'orienter vers cette solution, on se rappellera la sentence évangélique : pour trouver son âme, il faut la perdre. Ainsi en est-il de tous les biens d'ici-bas : si on les accapare jalousement, on en devient esclave ; si on s'en détache, on en est maître. Et par là on ne conquiert pas seulement la liberté, mais en même temps cette intuition religieuse qui fait découvrir dans les êtres créés la présence et l'action de Dieu. Dès lors, la plus humble chose donne à l'âme une joie que nul avare ne possédera jamais. On n'a plus rien, on possède tout.

« Tamquam nihil habentes, et omnia possidentes ». Cette parole de l'apôtre me semble révéler le sens le plus profond de cette parole du Christ. Si vraiment on est dans ce monde « comme n'en étant pas », on peut dire avec saint Paul : « Tout est

(16) *S. Marc*, 1929, p. 277.

à moi, moi au Christ, le Christ à Dieu » ; « maisons, frères, sœurs, mère, enfants, champs », tout est à nous ; et les biens dont nous devenons ainsi les maîtres ne sont pas seulement ce que possède en commun la fraternité religieuse à laquelle nous pouvons appartenir, c'est la création tout entière.

Ce que le Christ doit transformer, c'est nous-mêmes beaucoup plus que les biens que nous pouvons posséder : par le renoncement, nos yeux et nos cœurs se purifient ; ils trouvent en toutes choses ce goût de Dieu chaste et spirituel, qui est le centuple promis.

Et tout ceci s'éclaire encore de l'expérience personnelle de Jésus. Ce monde, où il passa sa vie humaine, il le voyait de ses yeux, mais en même temps il le contemplait dans la lumière de gloire ; le psalmiste avait pu dire : « Les cieux chantent la gloire de Dieu » ; nul n'a entendu ce chant comme le Christ. Devant ce spectacle et ce concert, nous sommes aveugles et sourds. Que la nuit se fasse, que tout se taise, peu à peu nous verrons et entendrons, non sans doute comme le Fils qui « porte tout par la vertu de sa parole », mais comme peuvent et doivent le faire des enfants de Dieu dans la maison de leur Père.

Et l'exemple des saints confirme la promesse du Christ ainsi entendue : qui, plus que saint François d'Assise, fut dépouillé des choses d'ici-bas ? Qui, plus que lui, y trouva une pure et haute jouissance ?

Ainsi dans ce dépouillement de tous les objets sensibles, nous sommes conduits, une fois de plus, à reconnaître la souveraine bienfaisance des exigences divines. Sans doute l'abnégation s'impose à nous comme un devoir de réparation pour nos péchés ; comme une défense nécessaire contre une nature fragile et blessée ; mais en même temps elle nous élève, elle nous purifie. Dans une collecte du temps de la passion (feria 5ª) la sainte Eglise nous fait dire : « Praesta, quaesumus, omnipotens Deus, ut dignitas conditionis humanae, per immoderantiam sauciata, medicinalis parsimoniae studio reformetur ». Plus souvent encore, elle nous montre dans la mortification de la chair un moyen efficace de parvenir à la contemplation ; ainsi dans la collecte de saint Pierre d'Alcantara : « Deus, qui beatum Petrum confessorem tuum admirabilis poenitentiae et altissimae contemplationis munere illustrare dignatus es : da nobis, quaesumus, ut, eius suffragantibus meritis, carne mortificati, facilius caelestia capiamus ».

§ 4

Le renoncement à soi-même.

Nous avons étudié le renoncement qui nous est demandé vis-à-vis des affections humaines ; vis-à-vis des biens matériels. Le plus difficile reste à faire : il faut se renoncer soi-même. « Quiconque vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère et sa femme et ses enfants et ses frères et ses sœurs, et encore sa vie, ne peut être mon disciple » (*Luc*, 14, 26).

L'auteur de l'Imitation, III, 11, 3, écrit : « Raro invenitur tam spiritualis aliquis, qui omnibus sit nudatus... Si habuerit virtutem magnam et devotionem nimis ardentem, adhuc multum sibi deest ; scilicet unum quod summe sibi necessarium est. Quid illud ? Ut, omnibus relictis, se relinquat et a se totaliter exeat, nihilque de privato amore retineat ».

C'est l'effort décisif, qui ne se sépare pas des autres, mais qui les commande. Il faudra que l'on puisse dire avec saint Paul : « Vivo, iam non ego, vivit vero in me Christus ». Ce texte lui-même nous révèle, en même temps que le but à atteindre, la marche à suivre : au terme encore il faut vivre, mais de la vie du Christ ; il faut donc que cette vie nous devienne de plus en plus chère et nous fasse renoncer à notre vie propre. Il faut donc peu à peu, la grâce de Dieu stimulant et guidant notre effort, transformer l'orientation de notre vie, nous oublier pour chercher Dieu.

On voit qu'il s'agit d'une transformation profonde de tout l'être. Pour le mieux comprendre, on peut comparer ce détachement chrétien à l'ascétisme néoplatonicien, tel qu'il est exposé par Plotin : « Tout le devoir et toute la vertu, même le courage, même la justice, qui y laisse, semble-t-il, son caractère altruiste, est de faire disparaître ce qui nous empêche d'être nous-mêmes. Ainsi le sculpteur travaille une statue, taille, cisèle et polit, burinant et raclant. Théorie de radicale abnégation : toujours il s'agit d'enlever, de couper, ou de fuir, toujours le même caractère négatif » (17). Le péché n'est pas « l'offense faite à Dieu, qui est en même temps un désaccord profond à l'intime de l'âme, mais une souillure superficielle, quelque chose qui

(17) R. Arnou, *Le Désir de Dieu dans la philosophie de Plotin*, p. 38-39.

s'ajoute par le dehors, dont on doit supporter impatiemment la présence, mais qui ne provoque pas ce drame de la pénitence, si émouvant et si tragique » (18). Dans les mystiques chrétiens qui auront subi profondément l'influence néoplatonicienne, surtout dans l'école rhénane, on retrouvera cette conception de la conversion comme un simple décapage, qui dégage l'âme des souillures qui la recouvrent.

De ces textes si l'on passe à ceux de saint Paul on se sent dans un tout autre monde : il ne s'agit plus de dégrossir une statue, mais de transformer une âme ; cette transformation apparaît surtout dans nos affections : les objets visibles, qui nous charmaient, nous deviennent indifférents ; les choses invisibles, qui nous semblaient inexistantes, saisissent toutes nos affections (19).

Qu'on relise, par exemple, la lettre de saint Paul aux Philippiens : l'apôtre rappelle d'abord tous les avantages de naissance et d'éducation juives, qui jadis lui paraissaient précieux : « Mais ces choses, qui étaient pour moi avantages, je les ai, à cause du Christ, estimées préjudices. Bien plus, je regarde tout comme préjudice, eu égard à la valeur suréminente de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour lui j'ai tout sacrifié et j'estime tout immondices, quand il s'agit de gagner le Christ et d'être trouvé en lui » (*Phil.*, 3, 4-16). C'est tout un renversement des valeurs, qui commande non seulement la spéculation, mais la vie : elle n'est plus qu'un effort tendu vers le Christ : « oubliant ce qui est en arrière, tendu de tout mon effort vers ce qui est en avant, je cours droit au but... ».

C'est là le sens de la perfection chrétienne ; ainsi que l'écrit ici même saint Paul : « Nous tous, donc, les parfaits, soyons de ce sentiment » (*Phil.*, 3, 15). Dieu, dira saint Augustin, ne nous prive point de tout plaisir, mais il change l'objet de nos plaisirs : « Tibi converso ad Deum mutatur dilectio, mutantur deliciae (non enim subtrahuntur, sed mutantur) : omnes autem deliciae in hac vita nondum sunt in re ; sed ipsa spes tam certa

(18) *Ibid.*, p. 39.

(19) « Non contemplantibus nobis quae videntur, sed quae non videntur ; quae enim videntur, temporalia sunt ; quae autem non videntur, aeterna sunt » (*2 Cor.*, 4, 18). S. Jean de la Croix, cité ci-dessus : « Pour arriver à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce que vous ne goûtez pas... Pour parvenir à ce que vous ne voyez pas, vous devez passer par ce que vous ne voyez pas ».

est, ut omnibus huius saeculi deliciis proponenda sit, sicut scriptum est : Delectare in Domino » (*Enarr. 2 in ps.*, 31, 5) (20).

L'initiative vient de Dieu ; si nous n'étions sollicités par son attrait, nous ne pourrions pas faire un pas vers lui. Cette doctrine a été souvent exposée par saint Augustin. J'en emprunte l'énoncé au P. Rousselot (21) : « L'Esprit-Saint opère en moi la complaisance et l'amour de ce bien suprême et immuable qu'est Dieu... Car le libre arbitre n'est capable de rien que de pécher, si la route de la vérité lui est cachée, et, quand elle a commencé de s'éclairer à nos yeux, si le plaisir n'y est pas, on n'entre pas, on ne se met pas à bien vivre : nisi etiam delectet, non agitur, non suscipitur, non bene vivitur » (22). Et encore : « Là où est l'Esprit, le plaisir n'est pas à pécher, et c'est la liberté. Là où l'Esprit n'est pas, le plaisir est à pécher, et c'est l'esclavage » (23). Et encore : « On ne veut pas faire ce qui

---

(20) Au moment où saint François-Xavier prend la décision de se rendre à l'île du More, parmi des dangers évidents, il écrit : « M'exposant à tous dangers de mort, je mets toute ma confiance en Dieu Notre-Seigneur, désireux de me conformer, selon mes pauvres petits moyens, à la parole du Christ notre Rédempteur et Seigneur, qui dit : « Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam » (*Mt.*, 16, 25). Bien que le sens général de cette parole du Seigneur soit aisé à comprendre, cependant, quand on examine son cas personnel et qu'on se dispose à vouloir perdre la vie pour Dieu, alors les dangers se présentent à l'imagination. Tout devient si obscur, que le latin, si clair par lui-même, vient à s'obscurcir lui aussi... C'est alors qu'on connaît la condition de notre chair, et combien elle est faible et débile » (10 Mai 1546, éd. Brou, p. 135-136). Puis : « Tous ces dangers et ces souffrances embrassés volontairement pour le seul amour et service de Dieu Notre-Seigneur, sont des trésors et d'inépuisables sources de grandes joies spirituelles ; ces îles sont faites et disposées à souhait pour qu'un homme y perde la vue en peu d'années par l'abondance de ses larmes de consolation. Je ne me rappelle pas avoir jamais été ailleurs aussi grandement et continuellement consolé, ni avoir si peu ressenti les souffrances du corps. Et cependant, je circule habituellement dans des îles environnées d'ennemis, et peuplées d'amis peu sûrs, à travers des terres dépourvues de tout remède pour les infirmités corporelles, et pour ainsi dire dénuées de tous les secours utiles à la conservation de la vie : mieux vaudrait appeler ces îles : îles de l'espoir en Dieu que îles du More » (20 janvier 1548, *ib.*, 145-6) :

(21) *La grâce d'après saint Jean et saint Paul* dans *Recherches de Science religieuse*, 1928, p. 102.

(22) *De Spiritu et Littera*, III, 5, *P. L.*, 44, 203.

(23) *Ibid.*, XVI, 28, 218.

est juste, ou bien parce qu'on ne sait pas si c'est juste, ou bien parce que, le sachant, on ne s'y plaît pas... Or, qui fait voir ce qu'on ignorait ? qui rend suave ce qui ne faisait pas plaisir ? C'est la grâce » (24). L'effet propre de la grâce, c'est, d'un mot, le plaisir vainqueur, *delectatio victrix* ».

Quand on lit les livres spirituels et ce qui y est dit du bonheur de souffrir, d'être humilié, méprisé, on a parfois une impression d'irréel. Et parfois, en effet, il peut y avoir là mimétisme ou suggestion. Mais on ne peut récuser ainsi tous les textes des saints : ils sont nombreux et sincères ; ainsi sainte Marguerite-Marie écrivant à la Mère Greyfié, qui avait été sa supérieure, et la remerciant des humiliations qu'elle lui avait infligées :

« Comment se peut-il faire qu'avec tant de défauts et de misère, mon âme soit toujours si affamée de souffrances et de mortifications ?... Et quand je pense que vous lui faisiez la charité de la soutenir de ce pain délicieux, quoique amer à la nature, et que maintenant je m'en vois privée à cause sans doute du mauvais usage que j'en ai fait, cela me comble de douleur. Je puis bien vous dire que rien ne m'a tant liée à votre charité que cette conduite à laquelle je ne saurais penser qu'avec une tendre reconnaissance pour vous qui ne me pouviez donner de plus effectives marques d'une parfaite amitié qu'en m'humiliant et me mortifiant. Quoique vous ne l'ayez que très peu fait à l'égard des sujets que je vous en donnais, néanmoins ce peu me consolait et m'adoucissait les amertumes de la vie, et cette privation me la rend insupportable. Je ne saurais vivre sans souffrir » (25).

La sainte était d'un naturel très sensible, et certainement elle avait souffert vivement de ces avanies ; mais elle sentait que chaque coup porté à l'amour-propre l'unissait à Notre-Seigneur, développait en elle la vie divine, et cela lui était plus cher que tout. Comme un prisonnier, dans un cachot sans air ni lumière ; par une fente qu'il a pratiquée, il commence à voir le jour ; pour se libérer, pour respirer, pour voir, il n'hésitera pas à se meurtrir les mains. Mais encore faut-il qu'il

(24) *De peccatorum meritis et remissione*, I. II, XVII, 26 ; *P. L.*, 44, 167.

(25) *Vie et œuvres*, II, p. 84, lettre 25. *Vie* par A. Hamon, p. 230.

aperçoive déjà quelque chose ; sans cela les meurtrissures seront vivement ressenties, et il faudra un effort bien coûteux et sans cesse renouvelé.

Tout se ramène donc au souhait de l'Imitation, III, 47, 4 : « O si tibi haec saperent, et profunde ad cor transirent, quomodo auderes vel semel conqueri ! » Que faire pour cela ? Avant tout prier, demandant à Dieu « recta sapere, et de eius semper consolatione gaudere ». Puis y tendre courageusement. Les motifs surnaturels n'auront de prise sur nous que dans la mesure où nous nous en inspirerons d'ordinaire. De profondes habitudes de vie ne se forment que lentement, insensiblement. Un enfant qui change de milieu, qui sort d'une famille mondaine pour entrer dans un collège chrétien, ne s'assimilera que peu à peu à son nouveau milieu. Ainsi en est-il, a fortiori, des habitudes surnaturelles, du jugement inspiré par la foi, de l'amour de Dieu préféré à tout. Il y faut, quand l'occasion s'en présente, des actes décisifs, et qui soient soutenus dans la vie quotidienne, par toute une série de choix, de jugements, de démarches.

D'instinct on est porté à dire : cette négligence n'est pas mortelle ; ou : cet acte de vertu est stérile. Erreur : dans la vie tout porte coup. Peu à peu l'habitude se forme, le jugement se redresse ou se fausse ; la volonté s'affermit ou s'amollit. On dira encore : J'ai dispense ; mais personne ne peut nous dispenser de nous nourrir, ni de prier, ni d'aimer Dieu. On est porté aussi à préférer ce qui se voit, ce qui se compte, à ces efforts qui semblent sans effet : plutôt lire ou parler que prier ; ainsi on néglige la vie profonde pour l'activité apparente, la vie de Dieu pour la vie humaine.

Notre foi n'a normalement sur notre vie que les prises que nous lui donnons. Si nous faisons à Dieu de grands sacrifices, comme les apôtres abandonnant tout pour suivre le Christ, la foi prend sur nous un grand empire. Mais, pour que cet empire soit constant, il faut que cette inspiration soit toujours présente ; si elle n'intervient que dans les grandes occasions, elle laissera le cours ordinaire de notre vie emporté par les instincts naturels.

Chez beaucoup de chrétiens sincères, mais peu fervents, la foi intervient surtout par les défenses qu'elle promulgue : pas de mauvais désirs, pas d'actions injustes, pas de travail le di-

manche, pas de viande le vendredi : tout cela est nécessaire, mais insuffisant ; Dieu ne nous interdit tout cela que pour nous ouvrir la route vers lui : ainsi le repos dominical est ordonné à notre vie religieuse, à nos relations avec Dieu ; si cette intention n'est pas présente, l'observation du dimanche, comme celle du sabbat, risque d'être pharisaïque et puritaine. Il en va de même de nos devoirs envers le prochain. On a remarqué souvent la distance entre le précepte juif (« ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ») et le précepte chrétien (« faites à autrui tout ce que vous voudriez qu'on vous fît ») : le premier est une barrière ; le deuxième, une impulsion ; or, c'est d'impulsion que nous avons besoin pour développer en nous la vie spirituelle (26).

Cette impulsion nous est donnée : Dieu est en nous, il y vit, il y répand sa grâce : « Nous viendrons en lui, nous ferons en lui notre demeure ». Comment se fait-il que cette présence, qui devrait diviniser notre âme, la laisse apparemment tout humaine ? C'est que nous mettons obstacle à son action, comme une persienne nous prive de la clarté et de la chaleur du soleil. On se demande parfois comment des chrétiens, qui vivent en état de grâce, qui communient tous les jours, restent si imparfaits. La réponse est là, dans cet obstacle qu'ils mettent volontairement à l'action divine. La grâce s'accumule, mais son action est paralysée.

Parfois la miséricorde de Dieu est si pressante qu'elle emporte tous les obstacles ; ainsi chez sainte Thérèse, qui passa plus de dix-huit ans à lutter contre Dieu (27) et qui fut enfin vaincue par une grâce plus puissante ; mais cette pression miséricordieuse n'est pas accordée à tous ; nul ne peut se la promettre.

« Il y a plus d'indécence et d'impureté en une âme qui voudrait aller à Dieu en portant en soi le moindre appétit d'une chose du monde, que si elle était chargée de toutes les laides et fâcheuses tentations et de toutes les ténèbres qui se peuvent dire, pourvu du moins que sa volonté rationnelle ne consentît pas à les admettre » (28).

---

(26) Cfr *Col.*, 2, 18-22.
(27) *Vie*, ch. VIII, éd. Burgos, p. 51.
(28) S. Jean de la Croix, *Aphorismes*, éd. Baruzi, p. 9.

Cette longue ascèse requiert beaucoup de fermeté, mais aussi beaucoup de prudence. Nous devons nous dépouiller de tout et nous revêtir du Christ ; mais nous ne nous dépouillons qu'en le revêtant ; nous ne devons pas rester nus, sans attache à rien ni à personne.

Ce danger n'est pas chimérique ; nous en avons pu faire l'expérience nous-mêmes. On nous dit : pas d'ambition ; on risque de conclure : pas de travail. Pas d'affection naturelle : pas de dévouement. En un mot, nous sommes exposés à laisser envahir par l'égoïsme et la paresse tout le terrain arraché aux passions naturelles.

Le jansénisme n'a pas évité ce danger : à Port-Royal, on prétendait donner une éducation purement chrétienne, et pour cela en bannir toute émulation : si un enfant réussit, on en remerciera Dieu dans le silence de la prière. Les traditions de nos collèges catholiques sont beaucoup plus sages, développant l'émulation, mais faisant effort pour l'élever vers Dieu.

Il faudra veiller à cette prudence non seulement dans les retranchements exigés, mais aussi dans les motifs mis en œuvre. Un grand saint pourra avoir non seulement pour lui, mais pour les autres, la force de s'appuyer exclusivement sur les motifs les plus hauts. Ainsi saint Paul recommandant aux Corinthiens la collecte pour les saints de Jérusalem : qu'ils imitent le Christ, qui, étant infiniment riche, s'est fait pauvre. Mais le plus souvent il faudra soutenir ces hautes considérations par d'autres motifs [29].

Dans tout cela, pas d'effort d'imagination : « regnum Dei non venit cum exspectatione... intra vos est ». Le sacrifice est en nous. Pas d'effroi du lendemain : « sufficit diei malitia sua ». Pas de contention ni de raideur : on reconnaît l'action du Christ à sa douceur pénétrante : « oleum effusum » : il envahit tout, mais sans effort. « Igitur neque volentis neque currentis, sed miserentis est Dei » (*Rom.*, 9, 16).

Paris. Jules LEBRETON, S. I.

(29) Dans le traité anonyme « Conocimiento oscuro de Dios », édité à la suite des œuvres de s. Jean de la Croix (éd. Gerardo, Tolède, 1914, III, p. 318), on recommande de n'agir jamais pour d'autre motif que celui de la volonté de Dieu. Saint Jean lui-même était plus sage : aux novices, aux jeunes religieux, il suggérait des motifs particuliers, tirés par exemple de la vie et de la passion de N.-S. (*Dictámenes de espíritu*, III, p. 60-69).